



**HAL**  
open science

## Vers une ère-postglobale

Damien Ehrhardt

► **To cite this version:**

Damien Ehrhardt. Vers une ère-postglobale. Arts, langues et interculturalité. Alternatives aux paradoxes de la globalisation, Damien Ehrhardt; Xavier Sanchez, Mar 2012, Evry, France. hal-02619547

**HAL Id: hal-02619547**

**<https://hal.science/hal-02619547v1>**

Submitted on 8 Jun 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Vers une ère-postglobale

Introduction au colloque

*Arts, langues et interculturalité. Alternatives aux paradoxes de la globalisation,*  
Université d'Evry Val d'Essonne, 27 et 28 mars 2012,

par

Damien Ehrhardt

(Université d'Evry Val d'Essonne)

La globalisation est un concept dont la sphère est extrêmement étendue. J'utilise ici à dessein le terme concept à la fois dans le sens philosophique du terme, tel qu'il est employé par exemple chez Schopenhauer, mais aussi dans le sens plus commun de la modernité managériale. J'insiste ici sur la polysémie du mot et tout particulièrement sur l'emploi abusif du terme mis en évidence par Deleuze et Guattari : « Le fond de la honte fut atteint quand l'informatique, le marketing, le design, la publicité, toutes les disciplines de la communication s'emparèrent du mot concept lui-même, et dirent : c'est notre affaire, c'est nous les créatifs, nous sommes les concepteurs. »

Il est possible – et c'est l'emploi le plus fréquent du terme – de se référer à la globalisation comme concept managérial. De ce point de vue, la globalisation renvoie à une transformation mondiale des structures socio-économiques et a partie liée avec le néolibéralisme, d'où une connotation négative qui se révèle aussi dans le fameux *i-Trend*, ou si vous préférez les trois « i » : Informatisation – Internationalisation – Individualisation. L'informatisation, qui peut présenter de nombreux avantages, peut aussi conduire à la déshumanisation du monde du travail. L'internationalisation est elle aussi un processus avantageux lorsqu'elle s'applique à l'ouverture au monde. En revanche, il convient de distinguer le cosmopolitisme de la *jet set* qui est certes transnationale, mais qui renvoie bien souvent à une communauté fermée, dont la circulation à l'échelle globale se limite aux beaux quartiers des grandes métropoles et aux lieux de villégiatures les plus prestigieux de la planète. Or, l'internationalisation ne porte réellement ses fruits que lorsque les voyageurs circulent entre différents quartiers et s'enrichissent au contact de différents groupes sociaux. Enfin, l'individualisation de la société d'aujourd'hui est trompeuse, comme le signalent Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot en opposant l'individualisation théorique et le collectivisme pratique des milieux les plus favorisés au triomphe de l'individualisme au sein de la classe moyenne et à une tournure plus négative qui se présente dans l'individualisme des classes populaires, lorsqu'elles ne forment plus un groupe solidaire, uni par la conscience de la lutte pour le progrès social.

Afin de saisir la globalisation dans son acception philosophique, il faut rappeler que le suffixe *-isation* s'applique à un processus ou à une transformation dans le temps qui n'est pas nécessairement continue au regard de la discontinuité de l'histoire. Pour Martin Albrow le terme désigne tantôt des transformations intervenues dans différents domaines ou au-delà, tantôt un processus qui tend vers la globalité, tantôt les conséquences historiques de ces transformations ou de ce processus.

La globalisation comme processus s'étend sur plusieurs millénaires. Peter Sloterdijk la fait commencer dès l'Antiquité et distingue trois phases pour la globalisation terrestre :

- L'onto-globalisation renvoie à une métaphysique sphérique, reflet de la perfection cosmique. Dans l'Antiquité, la structure terrestre est rationalisée dans la structure sphérique qui englobe l'être. C'est pourquoi il s'agit d'une globalisation absolue et ontologique.
- La globalisation médiane (1492-1945) correspond à l'ère de l'expansion européenne, celle des grandes « découvertes », mais aussi de la colonisation. Parcourir les océans à l'aide de navires donne une toute autre vision de la terre. Certains voyageurs comme Magellan ont pu prendre conscience, grâce à leurs voyages, que la terre est ronde.
- La globalisation électronique dépasse les limites du globe terrestre et se joue en grande partie dans l'atmosphère (avions, ondes radio, satellites). Les photos de la terre vue du ciel, sur lesquelles la couche atmosphérique apparaît très fine, soulignent la vulnérabilité du globe appréhendé dans sa totalité, ce qui a fait dire à un astronaute que nous vivions sur un vaisseau spatial voyageant à la vitesse de 108 000 kilomètres par heure.

Cette phase actuelle de la globalisation se caractérise (surtout depuis les années 1990) par la mise en réseau des économies nationales et la déterritorialisation d'institutions, d'entreprises et de communautés, par le passage à une société d'information globale, par l'hybridation des cultures, le développement du tourisme de masse, des migrations, de l'interaction entre les cultures et l'entrée dans le post-colonialisme, mais aussi par l'appropriation, la mutation ou le rejet à un niveau local de phénomènes économiques et culturels globaux.

Les deuxième et troisième globalisations vont de pair avec la modernité dont l'apparition a marqué l'histoire dite moderne et qui se poursuit à l'époque contemporaine. Le concept de modernité est double puisqu'il englobe à la fois une conception positive liée à la croyance dans l'homme et dans le progrès humain et une vision négative, trop unilatéralement occidentale du monde. La remise en cause de la modernité s'opère surtout depuis le tournant culturaliste et relativiste des années 1990. C'est de cette période que date la *Condition postmoderne* de Lyotard qui annonce la fin des grands récits. C'est aussi l'époque de la chute du mur de Berlin et de la parution de *La Fin de l'histoire et le dernier homme* de Francis Fukuyama, ouvrage dans lequel l'auteur affirme que la fin de la guerre froide marque la victoire idéologique de la démocratie libérale sur les autres idéologies politiques. La postmodernité, tout comme la modernité, présente des aspects positifs et négatifs : d'un côté les *cultural turns* permettent de relativiser une vision euro-centrée du monde et d'instaurer un dialogue interculturel, à condition de ne pas tomber dans le relativisme absolu ; d'un autre côté, la prédominance de l'ultralibéralisme et la remise en question du progrès entraînent une quête effrénée de l'innovation dans une situation d'incertitude. Cette accélération temporelle de plus en plus exubérante – tout aussi exubérante que les flux financiers d'ailleurs – n'est pas sans poser de réels problèmes de management, dont les méthodes sont de plus en plus inhumaines.

Tout porte à croire que l'on parvienne aux limites de la globalisation et qu'une nouvelle grande transformation est en cours actuellement. Le Conseil scientifique pour le changement climatique global auprès du gouvernement allemand estime que cette grande transformation est du même ordre que la révolution néolithique, qui a consisté en l'invention et en la diffusion de la culture des terres et de l'élevage, et que la révolution industrielle, qui marque le passage de la société agraire à la société industrielle au XIX<sup>e</sup> siècle, qualifié par Karl Polanyi lui-même de « grande transformation ». La grande transformation à laquelle nous assistons aujourd'hui s'effectue à une époque marquée par la fin des énergies fossiles, par une

extension sans précédent des villes et par la nécessité de faire appel à des écosystèmes naturels (forêts, prairies, régions humides...) dans l'agriculture.

S'agit-il, comme l'écrivent certains, d'une ère post-globale ? L'impact de l'homme sur la planète est de plus en plus grand, même du point de vue géologique. Ainsi l'anthropocène est un terme popularisé par le prix Nobel de chimie Paul Crutzen pour désigner une nouvelle époque géologique qui aurait débuté avec la révolution industrielle, période à partir de laquelle l'influence de l'homme sur le système terrestre serait devenue prédominante. Cette époque pourrait être reconnue officiellement lors du 34<sup>e</sup> congrès international de géologie de Brisbane en août 2012. Elle succéderait donc à l'holocène sur l'Echelle des temps. Durant cette nouvelle période, l'humain possède la capacité de modifier son environnement à l'échelle globale par la déforestation, l'urbanisation, la fragmentation écologique, la pollution, le déstockage de ressources fossiles. Témoin de l'impact de l'homme sur la planète : la vision nocturne de la terre vue de l'espace, avec les nombreuses zones lumineuses révélatrices de l'implantation humaine.

Nous savons que la croissance exponentielle de la production alimentaire et de biens de consommation, mais aussi de la consommation d'énergie et d'eau, accompagne aujourd'hui le processus de globalisation et sa quête d'une efficacité économique de plus en plus poussée. La production ne peut pas augmenter indéfiniment si l'on ne veut aboutir à une déstabilisation systémique ou, pire encore, au *collapsus*, à l'effondrement d'écosystèmes porteurs, de l'humain ou de la terre tout entière. Avant de dépasser le maximum tolérable, il faut passer à une nouvelle structure systémique, après des stades transitoires au cours desquels la croissance est exponentielle. Cette nouvelle structure nous ouvrira la voie à une ère post-globale. Pour y parvenir, il faut faire appel au planétaire, figure de réflexion critique traversant le global et le local. Cette conception s'éloigne du tout-économique pour se centrer sur notre planète, la Terre. Il s'agit d'accorder à celle-ci une place centrale renouvelée en tant qu'espace naturel propre aux humains et non exclusivement voué au marché : l'écologie se substitue à l'économie.

Nous nous situons dans l'un de ces stades transitoires entre la structure systémique I de la globalisation et une autre structure planétaire II qu'il reste à définir. Le tout est de ne pas rater le point où va s'opérer le tournant critique permettant d'éviter le *collapsus*. C'est pourquoi, bien que le planétaire s'impose comme figure de réflexion, la figure ascendante de la globalisation continue à se montrer dans toute son exubérance (les différences entre riches et pauvres n'ont jamais été si importantes, cf. représentation en forme de coupe de champagne sur le power point). A la globalisation s'ajoute un concept planétaire. Il faut juste veiller à ce que la force centripète du planétaire puisse contrer la force centrifuge de la globalisation, afin de franchir le tournant critique vers une nouvelle structure systémique.